



Le Saint-Siège

VOYAGE APOSTOLIQUE DU PAPE FRANÇOIS EN COLOMBIE

(6-11 SEPTEMBRE 2017)

RENCONTRE AVEC LE COMITÉ DE DIRECTION DU CELAM

DISCOURS DU SAINT-PÈRE

Nonciature apostolique (Bogota)

Jeudi 7 septembre 2017

[Multimédia]

Chers frères, merci pour cette rencontre et pour les chaleureuses paroles de bienvenue du Président de la Conférence de l'Épiscopat Latino-américain. N'eussent été les exigences de l'agenda, très chargé, j'aurais voulu vous rencontrer au siège du CELAM. Je vous remercie pour la délicatesse d'être ici en ce moment.

Je suis reconnaissant pour les efforts que vous faites afin de transformer cette Conférence Épiscopale continentale en une maison au service de la communion et de la mission de l'Église en Amérique Latine ; en un centre propulseur de la conscience d'être disciple et missionnaire ; en une référence vitale pour la compréhension et l'approfondissement de la catholicité *latino-américaine*, esquissée progressivement par cet organisme de communion durant des décennies de service. Et je profite de l'occasion pour encourager les efforts récents en vue d'exprimer cette sollicitude collégiale à travers le *Fond de Solidarité de l'Église Latino-américaine*.

Il y a quatre ans, à Rio de Janeiro, j'ai eu l'occasion de vous parler au sujet de l'héritage pastoral d'Aparecida, dernier événement synodal de l'Église Latino-américaine et des Caraïbes. Je soulignais alors la nécessité permanente d'apprendre de sa méthode, substantiellement constituée par la participation des Églises locales et par la syntonie avec les pèlerins marchant à la recherche du visage humble de Dieu qui a voulu se manifester dans la Vierge pèchée dans les eaux, et qui se prolonge dans la mission continentale. Celle-ci veut être, non pas la somme des

initiatives pragmatiques qui remplissent les agendas et perdent les énergies précieuses, mais l'effort pour mettre la mission de Jésus dans le cœur de l'Église elle-même, en la transformant en critère pour mesurer l'efficacité des structures, des résultats de son travail, la fécondité de ses ministres et la joie qu'ils sont capables de susciter. En effet, sans la joie, on n'attire personne.

Je m'étais ensuite arrêté sur les tentations, encore présentes, de l'idéologisation du message évangélique, du fonctionnalisme ecclésial et du cléricalisme, car le salut que nous apporte le Christ se trouve toujours en jeu. Ce salut doit arriver avec force au cœur de l'homme pour interpellier sa liberté, en l'invitant à un exode permanent de sa propre auto-référentialité vers la communion avec Dieu et avec les autres frères.

Dieu, en parlant à l'homme en Jésus, ne le fait pas par une vague plainte comme à un étranger, ni par une convocation impersonnelle comme le ferait un notaire, ni par une déclaration de préceptes à observer comme le fait n'importe quel fonctionnaire du sacré. Dieu parle par la voix à nulle autre pareille du Père au fils, et respecte son mystère parce qu'il l'a formé de ses propres mains et l'a destiné à la plénitude. Notre plus grand défi en tant qu'Église, c'est de parler à l'homme comme porte-voix de cette intimité avec Dieu qui le considère fils, même lorsqu'il renie cette paternité, car pour lui nous sommes toujours des enfants retrouvés.

On ne peut pas, par conséquent, réduire l'Évangile à un programme au service d'un gnosticisme à la mode, à un projet d'ascension sociale ou à une conception de l'Église comme une bureaucratie qui s'accorde elle-même des bénéfices, comme celle-ci ne peut pas non plus être réduite à une organisation dirigée, selon des critères modernes d'entreprise, par une caste cléricale.

L'Église est la communauté des disciples de Jésus ; l'Église est mystère (cf. *Lumen gentium*, n. 5) et peuple (cf. *ibid.*, n. 9), ou mieux encore : en elle se réalise le mystère à travers le peuple de Dieu.

C'est pourquoi, j'ai souligné le fait d'être disciple missionnaire comme un appel divin pour cet aujourd'hui non dénué de tensions et de complexités, une *sortie permanente* avec Jésus pour savoir comment et où vit le Maître. Et tandis que nous sortons en sa compagnie nous prenons connaissance de la volonté du Père, qui nous attend toujours. Seule une Église épouse, Mère, Servante, qui a renoncé à la prétention de contrôler ce qui n'est pas son œuvre mais une œuvre de Dieu peut demeurer avec Jésus même quand son nid et son abri sont la croix.

Proximité et rencontre. Proximité et rencontre sont les instruments de Dieu qui, dans le Christ, s'est approché et nous a toujours rencontrés. Le mystère de l'Église, c'est qu'elle se réalise comme sacrement de cette divine proximité et comme lieu permanent de cette rencontre. D'où la nécessité de la proximité de l'évêque avec Dieu, car en lui se trouve la source de la liberté et de la force du cœur du pasteur, ainsi que de la proximité avec le peuple saint qui lui a été confié. Dans cette proximité, l'âme de l'apôtre apprend à rendre tangible la passion de Dieu pour ses enfants.

Aparecida est un trésor dont la découverte est encore incomplète. Je suis sûr que chacun de vous découvre combien sa richesse s'est enracinée dans les Églises que vous portez dans le cœur. Comme les premiers disciples envoyés par Jésus pour la mission, nous aussi nous pouvons raconter avec enthousiasme *tout ce que nous avons accompli* (cf. *Mc* 6, 30).

Toutefois, il faut être attentif. Les réalités indispensables de la vie humaine et de l'Église ne sont jamais un monument mais un patrimoine vivant. Il est beaucoup plus confortable de les transformer en des souvenirs dont on célèbre les anniversaires : 50 ans de Medellin, 20 d'*Ecclesia in America*, 10 d'*Aparecida* ! En revanche, il s'agit de quelque chose d'autre : préserver et faire couler la richesse de ce patrimoine (*pater – munus*) constituent le *munus* de notre paternité épiscopale envers l'Église de notre continent.

Vous le savez bien, la conscience renouvelée du fait qu'à la source de tout il y a toujours la rencontre avec le Christ vivant demande que les disciples cultivent la familiarité avec lui ; autrement, le visage du Seigneur devient opaque, la mission perd sa force, la conversion pastorale régresse. Prier et cultiver l'union avec lui sont, par conséquent, l'activité la plus pressante de notre mission pastorale.

À ses disciples, enthousiastes de la mission accomplie, Jésus a dit : « Venez à l'écart dans un endroit désert » (*Mc* 6, 31). Nous avons plus encore besoin de cet *être-seuls-avec-le-Seigneur* pour trouver le cœur de la mission de l'Église en Amérique Latine dans les circonstances actuelles. Il y a beaucoup de dispersion intérieure et également extérieure ! Les nombreux événements, la fragmentation de la réalité, l'instantanéité et la rapidité du présent pourraient nous faire tomber dans la dispersion et dans le vide. Il est impératif de retrouver l'unité.

Où se trouve l'unité ? Toujours en Jésus. Ce qui rend permanente la mission, ce n'est pas l'enthousiasme qui enflamme le cœur généreux du missionnaire, bien que ce soit toujours nécessaire ; c'est plutôt la compagnie de Jésus à travers son Esprit. Si nous ne sortons pas avec lui dans la mission, bientôt nous perdrons le chemin, en prenant le risque de confondre nos besoins futiles avec sa cause. Si la raison de notre sortie, ce n'est pas lui, il sera facile de se décourager dans la fatigue du chemin, ou face à la résistance des destinataires de la mission, ou face aux situations changeantes des circonstances qui marquent l'histoire, ou par l'épuisement des pieds en raison de l'usure insidieuse causée par l'*ennemi*.

Céder au découragement ne fait pas partie de la mission, lorsque peut-être, passé l'enthousiasme des débuts, arrive le moment où toucher la chair du Christ devient *très dur*. Dans une telle situation, Jésus n'encourage pas nos peurs. Et comme nous le savons bien, nous ne pouvons aller à personne d'autre, parce que lui seul a les paroles de la vie éternelle (cf. *Jn* 6, 68) ; il est nécessaire, par conséquent, d'approfondir notre appel.

Que signifie concrètement sortir avec Jésus en mission aujourd'hui en Amérique Latine ?

L'adverbe "concrètement" n'est pas une figure de style littéraire ; il appartient plutôt au noyau de la question. L'Évangile est toujours concret, il n'est jamais un exercice de spéculations stériles. Nous connaissons bien la tentation récurrente de se perdre dans le byzantinisme des *docteurs de la loi*, de se demander jusqu'à quel point on peut arriver sans perdre le contrôle de son propre territoire marqué ou du présumé pouvoir que les limites promettent.

On a beaucoup parlé de *l'Église en état permanent de mission*. Sortir avec Jésus est la condition de cette réalité. Sortir, oui, mais avec Jésus. L'Évangile parle de Jésus qui, sorti du Père, parcourt avec les siens les campagnes et les villages de la Galilée. Il ne s'agit pas d'un déplacement inutile du Seigneur. Tandis qu'il marche, il rencontre ; quand il rencontre, il s'approche ; quand il s'approche, il parle ; quand il parle, il touche par son pouvoir ; quand il touche, il guérit et sauve. Conduire au Père ceux qu'il rencontre est l'objectif de sa *sortie permanente*, sur laquelle nous devons réfléchir continuellement et faire un examen de conscience. L'Église doit se réapproprier les verbes que le Verbe de Dieu conjugue dans sa mission divine. Sortir pour rencontrer, sans passer au large ; se pencher sans négligence ; toucher sans peur. Il s'agit pour vous de vous consacrer quotidiennement au travail de *campagne*, là où vit le peuple de Dieu qui vous a été confié. Il ne nous est pas permis de nous laisser paralyser par la climatisation des bureaux, par les statistiques et les stratégies abstraites. Il faut s'adresser à l'homme dans sa situation concrète ; ne détournons pas le regard de lui. La mission se réalise toujours *corps à corps*.

Un Église capable d'être sacrement d'unité.

On observe tant de dispersion autour de nous ! Et je ne me réfère pas uniquement à celle de la riche diversité qui a toujours caractérisé le continent, mais aux dynamiques de désagrégation. Il faut être attentif pour ne pas se laisser prendre à ces pièges. L'Église n'est pas en Amérique Latine comme si elle avait les valises à la main, prête à partir après l'avoir pillée, comme l'ont fait beaucoup tout au long de l'histoire. Ceux qui agissent ainsi regardent avec un sentiment de supériorité et de mépris son visage métisse ; ils prétendent coloniser son âme avec les mêmes formules infructueuses et recyclées sur la vision de l'homme et de la vie, répètent des recettes identiques en tuant le *patient* tandis qu'ils enrichissent les *médecins* qui les envoient ; ils ignorent les raisons profondes qui habitent le cœur de votre peuple et qui le rendent fort précisément dans ses rêves, dans ses mythes, malgré les désenchantements et les échecs nombreux ; ils manipulent politiquement et trahissent ses espérances, en laissant derrière eux une terre brûlée et un terrain prêt pour l'éternel retour de la même chose, même quand on revient le présenter sous un habit nouveau. Des hommes et des utopies forts ont promis des solutions magiques, des réponses instantanées, des effets immédiats. L'Église, sans prétentions humaines, respectueuse du visage multiforme du continent, qu'elle considère non pas comme un désavantage mais comme une richesse permanente, doit continuer à prêter l'humble service au bien authentique de l'homme latino-américain. Elle doit travailler, sans se lasser, à construire des ponts, à abattre des murs, à intégrer la diversité, promouvoir la culture de la rencontre et du dialogue, à éduquer au pardon et à la réconciliation, au sens de la justice, au rejet de la violence et au courage de la paix.

Aucune construction durable en Amérique Latine ne peut se passer de ce fondement invisible mais essentiel.

L'Église connaît comme peu cette unité sapientielle qui précède n'importe quelle réalité en Amérique Latine. Elle cohabite quotidiennement avec cette réserve morale sur laquelle s'appuie l'édifice existentiel du continent. Tandis que j'en parle avec vous, je suis sûr que vous pourriez donner un nom à cette réalité. Avec elle, nous devons dialoguer continuellement. Nous ne pouvons pas perdre le contact avec ce substrat moral, avec cet *humus* vital qui réside dans le cœur de notre peuple, dans lequel on perçoit le mélange presque indistinct, mais en même temps éloquent, de son visage métisse : ni uniquement indigène, ni uniquement hispanique, ni uniquement lusitanien, ni uniquement afro-américain, mais métisse, latino-américain !

Guadalupe et *Aparecida* sont des manifestations programmatiques de cette créativité divine. Nous le savons bien, elles se trouvent dans le fondement sur lequel s'appuie la religiosité populaire de notre peuple ; elles font partie de sa singularité anthropologique ; il s'agit d'un don par lequel Dieu a voulu se faire connaître à notre peuple. Les pages les plus lumineuses de l'histoire de notre Église ont été écrites précisément quand elle a su se nourrir de cette richesse, parler à ce cœur profond qui palpite, préservant, comme un tout petit feu brûlant sous les cendres apparentes, le sens de Dieu et de sa transcendance, la sacralité de la vie, le respect de la création, les liens de solidarité, la joie de vivre, la capacité d'être heureux sans conditions.

Pour parler à cette âme qui est profonde, pour parler à l'Amérique Latine profonde, à l'Église, il ne reste pas un autre chemin que d'apprendre continuellement de Jésus. L'Évangile dit qu'il parlait *uniquement en paraboles* (cf. *Mt* 4, 34). Des images qui impliquent et font participer, qui transforment les auditeurs de sa Parole en personnages de ses récits divins. Le saint peuple fidèle de Dieu en Amérique Latine ne comprend pas un autre langage le concernant. Nous sommes invités à aller en mission non pas avec des concepts froids qui se contentent du possible, mais avec des images qui multiplient et déploient continuellement ses forces dans le cœur de l'homme, en le transformant en grain semé dans une terre bonne, en levain qui accroît sa capacité de faire du pain à partir de la pâte, en semence qui cache la puissance de l'arbre fécond.

Une Église capable d'être sacrement de l'espérance

Beaucoup se plaignent d'un certain manque d'espérance dans l'Amérique Latine actuelle. À nous autres, la "*lamentitude*" n'est pas permise, car l'espérance que nous avons vient d'en haut. En outre, nous savons bien que le cœur latino-américain a été éduqué à l'espérance. Comme le disait un chanteur brésilien "l'espérance est équilibriste ; elle danse sur la corde raide de l'ombre" (João Bosco, *O Bêbado e a Equilibrista*). Attention. Et quand on pense qu'elle est épuisée, la voici de nouveau là où nous l'attendions le moins. Notre peuple a appris qu'aucune désillusion n'est suffisante pour le faire plier. Il suit le Christ flagellé et doux, il sait desseller jusqu'à ce que survienne la clarté et il demeure dans l'espérance de sa victoire, car – au fond – il est conscient de

ne pas appartenir totalement à ce monde.

Il est indéniable que l'Église en ces terres est particulièrement un sacrement d'espérance, mais il faut veiller sur la concrétisation de cette espérance. Plus elle est transcendante, plus elle doit transformer le visage immanent de ceux qui la possèdent. Je vous prie de veiller à la concrétisation de l'espérance et permettez-moi de vous rappeler quelques-uns de ses visages déjà visibles dans cette Église de l'Amérique Latine.

L'espérance en Amérique Latine a un visage jeune

On parle fréquemment des jeunes – on déclame les statistiques sur le continent de l'avenir –, certains offrent des informations sur leur présumée décadence et sur combien ils sont endormis, d'autres profitent de leur potentiel de consommation, beaucoup leur proposent le rôle de pions du trafic de la drogue et de la violence. Ne vous laissez pas prendre par de telles caricatures sur vos jeunes. Regardez-les dans les yeux et cherchez en eux le courage de l'espérance. Ce n'est pas vrai qu'ils sont prêts à répéter le passé. Ouvrez-leur des espaces concrets dans les Églises particulières qui vous ont été confiées, investissez du temps et des ressources dans leur formation. Proposez des programmes éducatifs incisifs et objectifs en leur demandant, comme les parents le font avec leurs enfants, des résultats de leurs potentialités et en éduquant leur cœur à la joie de la profondeur, non pas de la superficialité. Ne vous contentez pas de rhétoriques ou de choix consignés par écrit dans les plans pastoraux jamais mis en pratique.

J'ai choisi le Panama, l'isthme de ce continent, pour les Journées Mondiales de la Jeunesse de 2019 qui seront célébrées en suivant l'exemple de la Vierge qui proclame : « Voici la servante du Seigneur » et « que tout m'advienne selon sa parole » (Lc 1, 38). Je suis sûr que chez tous les jeunes se cache un isthme, dans le cœur de tous nos jeunes il y a un *bout de terre petit et oblong* qu'on peut parcourir pour les conduire vers un avenir que Dieu seul connaît et qui n'appartient qu'à lui. Il nous revient de leur présenter de grandes propositions pour réveiller en eux le courage de prendre des risques avec Dieu et de les rendre disponibles comme la Vierge.

L'espérance en Amérique Latine a un visage féminin

Il n'est pas nécessaire de m'attarder à parler du rôle de la femme dans notre continent et dans notre Église. De ses lèvres nous avons appris la foi ; presque avec le lait de ses seins nous avons acquis les traits de notre âme métisse et l'immunité face à tout désespoir. Je pense aux mères indigènes ou noires, je pense aux femmes des villes avec leur triple tour de travail, je pense aux grand-mères catéchistes, je pense aux consacrées et aux très nombreuses femmes artisans du bien. Sans les femmes, l'Église du continent perdrait la force de renaître continuellement. Ce sont les femmes qui, avec une patience méticuleuse, allument et rallument la flamme de la foi. C'est un devoir sérieux de comprendre, de respecter, de valoriser, de promouvoir la force ecclésiale et sociale de ce qu'elles font. Elles ont accompagné Jésus missionnaire ; elles ne se sont pas

retirées du pied de la croix ; dans la solitude, elles ont attendu que la nuit de la mort restitue le Seigneur de la vie ; elles ont inondé le monde avec l'annonce de sa présence ressuscitée. Si nous voulons une étape nouvelle et vivace de la foi dans ce continent, nous n'allons pas l'obtenir sans les femmes. S'il vous plaît, elles ne peuvent pas être réduites à des servantes de notre cléricalisme récalcitrant ; elles sont, en revanche, protagonistes dans l'Église de l'Amérique Latine ; dans sa sortie avec Jésus ; dans sa sauvegarde, y compris dans la souffrance de son peuple ; dans son attachement à l'espérance qui l'emporte sur la mort ; dans sa façon joyeuse d'annoncer au monde que le Christ est vivant et est ressuscité.

L'espérance en Amérique Latine passe à travers le cœur, l'esprit et les bras des laïcs

Je voudrais réitérer ce que j'ai récemment dit à la Commission Pontificale pour l'Amérique Latine. Il faut impérativement surmonter le cléricalisme qui infantilise les *Christifideles laici* et appauvrit l'identité des ministres ordonnés.

Bien que beaucoup d'efforts aient été réalisés et quelques pas faits, les grands défis du continent demeurent sur la table et continuent d'attendre l'avènement serein, responsable, compétent, visionnaire, articulé, conscient, d'un laïcat chrétien qui, comme croyant, soit disposé à contribuer : aux processus d'un authentique développement humain, à la consolidation de la démocratie politique et sociale, à l'éradication structurelle de la pauvreté endémique, à la construction d'une prospérité inclusive fondée sur des réformes durables et à même de préserver le bien social, à l'éradication de l'inégalité et à la sauvegarde de la stabilité, à l'élaboration de modèles de développement économique soutenable respectant la nature et le vrai avenir de l'homme qui ne se réduit pas à la consommation démesurée, ainsi qu'au rejet de la violence et à la défense de la paix.

Et une chose en plus : en ce sens, l'espérance doit toujours regarder le monde avec les yeux des pauvres et à partir de la situation des pauvres. L'espérance est pauvre comme le grain de blé qui meurt (cf. *Jn* 12, 24), mais elle a la force de répandre les plans de Dieu.

La richesse autosuffisante prive souvent l'esprit humain de la capacité de voir aussi bien la réalité du désert que les oasis qui y sont cachées. Elle propose des réponses de manuel et répète des certitudes de "*talkshows*" ; elle balbutie la projection d'elle-même, vide, sans s'approcher le moindre du monde de la réalité. Je suis sûr qu'en ces temps difficiles et confus mais provisoires que nous vivons, les solutions aux problèmes complexes représentant pour nous des défis naissent de la simplicité chrétienne qui se cache aux puissants et se révèle aux humbles : la pureté de la foi dans le Ressuscité, la chaleur de la communion avec lui, la fraternité, la générosité et la solidarité concrète qui jaillit aussi de l'amitié avec lui.

Tout cela, je voudrais le résumer dans une phrase que je vous laisse comme synthèse, synthèse et souvenir de cette rencontre : *Si nous voulons servir*, à partir du CELAM, notre Amérique Latine,

nous devons le faire avec passion. Aujourd'hui, manque la passion. Mettre notre cœur dans tout ce que nous faisons, de la passion de jeune amoureux et d'ancien sage, de la passion qui transforme les idées en utopies viables, de la passion dans le travail de nos mains, de la passion qui fait de nous des pèlerins permanents dans nos Églises comme – permettez-moi de le rappeler – saint Toribio de Mogrovejo, qui ne s'installait pas à son siège : sur les 24 ans d'épiscopat, il en a passé 18 parmi les populations de son diocèse. Chers frères, s'il vous plaît, je vous demande de la passion, de la passion évangélisatrice.

Vous, évêques du CELAM, les Églises locales que vous représentez et le peuple tout entier de l'Amérique et des Caraïbes, je vous confie à la protection de la Vierge, invoquée sous les noms de Guadalupe et d'Aparecida, avec la sereine certitude que Dieu, qui a parlé à ce continent par le visage métisse et noir de sa Mère, ne cessera pas de faire resplendir sa lumière bienfaisante dans la vie de tous. Merci.